

jeune homme est canadien, sa figure l'annonce! — Oui, me dit le malade, et j'espère que vous ne partirez pas sans aller le voir. Voyez comme il s'agite : il craint que vous ne partiez sans vous arrêter à son lit.

Nous dîmes adieu à notre compatriote, et nous allâmes voir l'autre Canadien. Il n'avait que quinze ans. Nous lui demandâmes de quoi il souffrait. Il nous dit que c'était d'un bras qu'on lui avait coupé, et il sortit de dessous sa couverture ce qui lui restait de son bras. . . . . Qn'est-ce! Vous êtes nu! Vous n'avez pas même de chemise? Non, j'en avais une, mais ils me l'ont ôtée quand ils m'ont coupé mon bras, et ils ne me l'ont pas remise. . . . J'avais aussi quelq'argent dans une bourse, et il est allé avec la chemise!"

Quelle horreur! Voilà la charité que l'on rencontre dans les hôpitaux conduits par des mercenaires.

Laissons-là ce hideux tableau et que nos regards, fatigués de cette scène affligeante, viennent se reposer sur nos hôpitaux où préside la charité incarnée dans la personne de ces anges de charité qu'on appelle les Sœurs Hospitalières. Oh! ici l'œil peut s'abaisser sans crainte sur le spectacle qui lui est offert. Il y rencontre, il est vrai, des souffrances, et des souffrances horribles, mais rien n'y rebute. On y souffre, mais on est consolé dans ses souffrances.

Ailleurs, pour avoir un asyle, pour obtenir quelque commisération ( et vous savez quelle commisération!), il fallait le payer. Ici un malade, un infirme se présente : — Ma sœur, je suis malade, je suis infirme et je n'ai personne qui puisse me secourir. — Venez, mon frère, vous êtes pauvre, nous le sommes aussi, mais la Providence saura y pourvoir. Celui qui donne au petit oiseau des champs le grain de mil qui le nourrit, n'abandonnera pas son serviteur qui l'aime et le sert. Venez vous reposer à l'ombre de sa sainte garde.

Quel héroïsme! Quelle confiance! Aussi Dieu qui a promis de récompenser jusqu'au verre d'eau donné, en son nom, au moindre de ses frères, sait-il leur faire voir, même en ce monde, combien lui est agréable leur dévouement. Je pourrais en produire mille exemples. Deux me suffiront.

N. M. H.

(A continuer.)

## L'ABEILLE.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 19 AVRIL 1859.

### LA SEMAINE SAINTE.

L'Église, pendant le Carême, se propose de ramener dans les sentiers de la vertu ceux qui s'en sont écartés, et d'obtenir leur pardon. Sa sollicitude ingé-

nieuse emploie pour cela les moyens les plus efficaces. C'est surtout lorsque les jours de salut touchent à leur fin que son zèle devient plus ardent. On voit alors, à l'appareil de ses cérémonies, qu'elle veut porter le dernier coup au cœur du pécheur jusque là insensible à ses touchantes invitations.

Les offices de la Semaine sainte sont disposés d'une manière admirable. Ils forment un drame dont l'ensemble et les parties dénotent une invention divine. On ne peut y assister attentivement sans être émerveillé des grandeurs qui s'y déroulent. L'incrédule les connaît bien peu ces cérémonies, lorsqu'il n'y voit qu'un appât trompeur tendu à la confiance irréflechie du peuple. Il est visible, aux seules lumières de la raison, qu'un tout autre esprit les anime, l'esprit de Dieu même. Sans en scruter toutes les étonnantes combinaisons, nous jetterons sur elles un coup d'œil rapide, afin d'augmenter nos convictions.

Admirons d'abord les élans sublimes par lesquels l'Église traduit sa tristesse : ces voix plaintives chantant les douleurs de Jérémie assis non loin des ruines de sa ville natale, ces larmes versées sur Jérusalem devenue par un forfait l'objet des vengeances du Seigneur, cette invitation si tendre faite à la cité coupable : *Jerusalem, Jerusalem, convertere ad Dominum Deum tuum*. On reconnaît dans ces lamentations la mère commune de tous les fidèles, qui pleure les enfants qu'elle a perdus, et les conjure de revenir dans son sein.

Mais l'église dans ses plaintes n'emprunte pas toujours les accents de Jérémie. La simple lecture de la Passion est mêlée d'incompréhensibles mystères. Quel effet ne produisent point cette voix calme de Jésus au milieu des clameurs de ses ennemis, ce récit déchirant de l'historien, ce dénouement qui est un cri de mort : *Tolle, Tolle, Crucifige?* La gravité des Ténèbres, la sourde monotonie des psaumes, cette solennité du *Benedictus*, ce chant sublime du *Christus factus est*, ces cierges funèbres qui s'éteignent, tout invite au recueillement et à la prière.

Les signes extérieurs parlent aussi leur langage. Jamais peintre ne représentera avec des couleurs dignes le clergé dans son deuil, le sanctuaire privé de son éclat, les autels dépoillés, le saint sépulcre environné d'un peuple abattu, les mystérieuses cérémonies qui donnent lieu aux réflexions les plus salutaires.

La Semaine Sainte s'ouvre par le Dimanche des Rameaux appelé ainsi, parce qu'on y fait la bénédiction des palmes. Cette cérémonie rappelle l'entrée triomphale de Jésus-Christ à Jérusalem. C'est un souvenir glorieux pour les Chrétiens, et

il devient plus auguste encore par le sens mystique qui y est attaché. Sous l'image de cette entrée solennelle dans la Jérusalem des Hébreux, nous est figurée l'entrée des élus dans la céleste Jérusalem dont les portes nous ont été ouvertes par le sang du Christ. Pour graver en nous la mémoire de cette délivrance, l'Église nous la représente sous une image sensible : le ministre qui frappe avec la Croix aux portes du temple, et qui les fait s'entr'ouvrir, c'est Jésus se présentant, chargé de son précieux fardeau, aux portes du ciel, et elles s'ouvrent aussitôt pour laisser aux enfants d'Adam un libre passage.

Avec le Dimanche des Rameaux les jours les plus marquants de la Semaine Sainte sont le Jeudi, le Vendredi et le Samedi. Des volumes ne suffiraient pas pour retracer en détail les cérémonies de ces jours, si mémorables dans les annales Catholiques. C'est le Jeudi Saint que Jésus-Christ nous a légué le précieux héritage de son corps et de son sang. Les deux fonctions principales de ce jour sont la consécration des huiles et le lavement des pieds. Dans cette dernière, nos pasteurs s'honorent d'imiter les abaissements sublimes de leur Chef. Dans la première, l'Église prépare trois baumes salutaires dont l'un reçoit l'homme au seuil de la vie, l'autre le soutient au milieu du pèlerinage, et le troisième le remet purifié entre les mains de son Créateur.

Le Vendredi Saint est le jour d'éternelle mémoire, le plus célèbre dans les fastes de l'humanité, le plus terrible d'entre les souvenirs désespérés de l'enfer. Le crucifix depuis long-temps voilé se découvre aujourd'hui aux yeux du Chrétien qui l'adore. Celui-ci sent alors son cœur se dilater à la vue de ce bois où un Dieu a déposé ses soupirs ardents, son sang bouillonnant et sa vie précieuse.

Ce jour est consacré au deuil d'une manière spéciale. L'Église semble comme terrassée par la mort de l'Homme-Dieu. On n'entend plus le carillon des cloches, ni le chant joyeux des hymnes. Le saint sacrifice est interrompu; l'encens cesse de monter vers le ciel. Mais le Samedi Saint la scène change d'aspect. Le cierge pascal, figure du Christ ressuscité, se dresse couronné de lumière; les cris de jubilation retentissent; l'orgue fait résonner sa grande voix; le *Gloria Patri* dont la douce mélodie avait cessé rend au Très-Haut un tribut fervent de reconnaissance. Dès lors les jours de pénitence sont terminés; les fidèles, la joie et l'innocence dans le cœur, en se retirant dans leurs maisons y portent avec eux la joyeuse nouvelle : *Surrexit Dominus vere! Le Seigneur est vraiment ressuscité!*

En présence de tant de beautés, qui retiendra son admiration? Certes! le